

jacques sternberg

J
O
U
R
N
a
L de mon futur
futur
futur passé
passé
passé.

1954

JE SUIS NE

de deux mères
un peu avant la naissance
de mon père, c'est à dire
par 32 degrés de latitude
N.P.O.

Je pesais 23 mètres cubes,
sans compter le poids des années.

Laquelle de ces deux mères accoucha la première ?

C'est
demeuré un mystère.

Un fait reste certain : toutes deux moururent
en même temps et dans des conditions d'ailleurs fort mystérieuses. Mais simples.

Mon père, quoiqu'assez âgé, n'avait jamais vu le jour.
Employé au métro, il n'avait jamais quitté le monde souterrain. D'une
part il manquait de curiosité, d'autre la seule pensée de la lumière
naturelle le faisait pâlir d'angoisse.

Entré à la compagnie comme poinçonneur à
la station Sèvres Baybylone, il s'était retrouvé, vingt
ans plus tard, à la même station, mais poinçonné.

En outre, il avait perdu l'usage de la pa-
role, gagné l'estime de ses chefs, et retrouvé
la foi.

Et je retiens de lui, non seulement cet exemple, mais aussi cette phrase qu'il avait
l'habitude de citer :

" L'Honnêteté est la mère de tous les vices "
Ce fut la mienne également.

A l'époque de ma naissance,
mes trois parents habitaient un petit
meublé modeste, mais propre, qui donnait
sous la mer.

C'était un endroit plutôt humide,

mais de bonne heure on m'apprit qu'avec de l'habitude on pouvait
habiter n'importe quelle habitation.

Et puis mon père, comme je l'ai dit, n'aurait jamais pu se résigner
à vivre, comme les autres, au dessus du niveau de ses ambitions.

Nous vivions pauvres
mais heureux.

Jusqu'au jour où

mon père, ayant ouvert la fenêtre un soir d'été, se fit avaler par un goujon.
Ma deuxième mère poursuivit le poisson et se noya.

Ce qui n'avait pas grande importance
puisque'elle était déjà morte le jour
de ma naissance.

Elle avait d'ailleurs toujours eu à
coeur de faire les choses en deux temps.

De toute façon, il me restait une autre mère.

Ayant perdu son ménage

elle en fut quitte pour faire celui des autres.

Elle avait d'ailleurs une grande habilité à faire des ménages
qu'elle tricotait avec une dextérité stupéfiante.

Je la revois encore, les soirs d'hiver,

ayant déposé sa belle tête sur la cheminée,

avec ses petites mains qui se
poursuivaient sur le tapis d'un coin

à un autre.

J'entrai dans l'eau.

Je devais être au sud des
Philippines. Approximativement
du moins.

Lorsqu'après cinq heures de plongée

je sortis,

j'étais dans un pré

Il faisait froid, mais beau.

Le temps était sec.

Je n'y compris jamais rien.

Avais-je rejoint, par le fond de la mer, l'Europe dont je devais
être si éloigné ?

On peut le supposer.

Car j'étais en Europe, en effet, aux environs d'Auxerre.

Et j'entrai dans un bistro pour prendre une boisson chaude.

Les choses, en définitive, n'
allaient pas si mal.

Mais tout changea brusquement

quand on m'apprit que mon compte en banque venait de se changer en compte à dormir
debout.

Mes commanditaires anonymes, je les perdus le même jour lorsque tous les
anonymats furent frappés par la foudre solaire.

Et mes créditeurs, un peu plus tard, lorsque le crédit, par
décret ne fit plus d'amis.

Et mes amis quand, par décret également, ceux-ci ne firent
plus de crédit.

Ayant tout perdu,

je finis par me perdre moi-même.

Une première fois

je me retrouvai par hasard au coin d'une rue.

Puis

une deuxième fois

dans une vitrine.

J'en fus quitte pour me racheter à la petite semaine.

Mais je ne me retrouvai au complet qu'après des années de
sacrifice.

Et travailler des mes pieds

- en effet je n'avais pas pu racheter mes mains qui
étaient hors-prix -

me fut souvent fort pénible.

Cependant, cette manie de m'acheter m'avait conquis et
je dois avouer que, par la suite, ~~je~~ je devins même assez collectionneur. Ce fut, tout
bien compté, une période assez satisfaisante.

Je gagnai mon estime. J'eus la sensation de
m'être fait moi-même. Je m'étais acheté une
conduite et construit une personnalité.

Un seul inconvénient : le conduite ne fonctionnait pas le mercredi et la personnalité
se décollait les jours de fête.

Mais cela s'arrangeait en marchant vite. De toute façon,
il n'y avait guère plus de quatre mercredis par semaine et les jours de fête étaient
rares quand le temps était brumeux.

Ce qui était le ~~was~~, cette année-là.

Puis vint l'année de la mousson typhoïde qui
gâcha tout.

Bref, tout était à recommencer.

Tout recommença.

De constitution plutôt fragile à ma naissance
mon corps se développa bientôt de façon fort satisfaisante.

Je n'avais pas sept ans quand me poussa
ma troisième jambe.

Je n'avais pas deux ans que déjà j'en avais
quatre et même cinq le dimanche.

Puis ma deuxième tête, mais sans dents, il faut
dire.

Petite particularité qui jeta une
ombre sur la joie de la famille.

Mais on se fit une raison. Il était évident que l'on ne pouvait pas tout avoir.
C'est dire combien fut complet le bonheur de tous quand
une solide dentition s'implanta sur
le sommet de ma tête.

Hélas ! il n'est point de médaille sans revers
car

le soir même de cet événement, je perdais un de mes trois yeux qui
sortant de sa orbite
allait se perdre quelque part dans mon crâne.

On le chercha longtemps,
mais en vain.

Par contre, on trouva dans ce crâne un tube de pâte
dentifrice qui servit
à nourrir ma famille
durant de longues années.

Vers sept ans
de petites mains poussèrent
à l'extrémité de tous mes doigts.

Puis d'autres mains
toujours plus petites

aux doigts des petites mains.

C'était décoratif, certes, mais
peu pratique en somme. Et ceci ex-
plique pourquoi je ne puis jamais

trouver un emploi sérieux avant l'âge de huit ans.

En effet, à cet âge-là, les mains se fanèrent et

tomèrent
comme des feuilles mor-
tes

Elles furent remplacées

sans transition aucune

par des écailles qui recouvrirent
tout mon corps. Puis,

l'une de ces écailles me mordit cruellement
et, de rage,

je les arrachai toutes.

Quand

enfin
tomba

à tête

j'atteignis l'âge de raison.

Puis

vint la mue
Perdant mes plumes, je recouvris la
parole
et né sourd-aveugle, je grandis
paralytique.

Je jouissais d'une santé à toute épreuve et d'une épreuve à toute santé.
Quand j'éternuais
je brisais toutes les vitres du quartier.

Quand h'aspirais un peu d'air, les vitres se
rescellaient.

Je n'étais pas très grand à certains heures,

mais le matin entre dix et onze, j'arrivais

à dépasser les quatre mètres.

T

Une simple tranche de pain me faisait grossir d'une tonne.

O

Un verre d'eau me saoulait.

U

T me profitait.

Une simple promenade au grand air me don-
nait six ou sept jambes de plus.

Et j'avais pris
la saine habitude
de m'ouvrir le ventre tous les soirs devant un miroir

pour voir si tout allait bien.

Habitué à tout, le plus souvent, je passais mes
nuits sous l'eau. Et mes journées dans une

chambre où l'on avait fait le vide.

Et souvent pour égayer des réunions de famille, il m'arrivait d'entrer au salon planté
sur mes deux mains, avec ma tête sous une jambe repliée en forme de bras et l'autre
jambe fichée très droite entre mes deux épaules.

Mais

ces jeux innocents prirent fin quand je perdis mes deux ailes.

Amaigri

diminué

de papillon que j'étais,

je devins larve,
puis cocon.

On me laissait le plus souvent
au jardin où je m'attaquais aux arbres.

Ce fut un cerisier qui me prit dans sa glu. Puis

m'avalait.

Le lendemain ce cerisier devenait
un peuplier.

Coïncidence étrange : cette année-là

il donna des oranges. Et l'an suivant, des orangeades.

Et comme les bons comptes

font les bons amis, mes parents ne s'en privèrent pas et s'établirent à leur compte
sans tarder.

De cocon que j'étais,

je devins orange fatalement.

Puis orangeade par la force des choses.

C'est ainsi que mes parents

me retrouvèrent. Et par pitié filiale ils ne me vendirent point.

Je pus donc servir les clients, d'ailleurs nombreux
en ce temps-là. Une orangeade servant des orangea-

des, cela fit d'ailleurs beaucoup de réclame à la maison. Et l'argent se mit à couler.

Cette prospérité dura jusqu'au déluge qui submergea le peuplier aux oranges
le jardin
et débarqua la maison quelques
kilomètres plus loin.

Ce pendant
à quelque chose malheur est bon, car les eaux se retirant, mes parents eurent
la joie
de constater que leur humble maisonnette avait été littéralement juchée sur
le toit d'un palais de marbre vert et d'opale vidette.
ma mère
qui n'aimait pas cette couleur
le fit repeindre en jaune et rouge.

Et mon père,
qui était resté un homme
simple, s'employa à faire le

laquais de son propre palais.

Le samedi soir il se donnait des pourboires. Assez maigres, d'ailleurs.
Mais un dimanche, alors qu'il était rentré ivre-mort, il se congédia, furieux.
Restée seule,

ma mère erra longtemps dans

les cent quarante pièces de cette demeure
et finit par s'y perdre
On envoya trois explorateurs
à sa recherche.

Mais aucun n'arriva à percer le secret de cette disparition.
Le premier mourut de faim au deuxième étage.

L'autre s'enlisa dans un parquet mouvant
près du grand escalier d'horreur.

Et le troisième, après avoir enduré les pires
souffrances
de la soif

laissa son squelette se dessécher dans l'inextricable jungle
qui avait envahi les grands salons.

Considérant alors que cette maison était un flot
insalubre
la ville décida de la draguer vers un étang où elle

la fit couler.

Et c'est ainsi
que de cet étang s'éleva une fabuleuse richesse : un gigantesque
pétrole.

Et toujours quand je regarde une flaque de ce liquide,
à travers les

stries de couleur,
je crois voir se recomposer
le tendre
visage

de ma mère.

A qui la ville offrit pieusement et mémorablement quelques monuments publics
en hommage à sa mémoire,
plusieurs places et deux carrefours dangereux.
des rues et quelques impasses.

Sans compter une place de choix dans une fosse
commune aux environs d'un four crématoire.

Vers trente ans,
ma mère se lassa
de cette vie dissipée,
et elle se réfugia
dans un bordel où elle mène toujours la sainte existence
des prostituées
coulant des jours paisibles
entre les spasmes, les transes et les comptes.

Mon père, et les autres disparurent
les uns après les autres.
Les enfants, abandonnés à eux mêmes
s'élevèrent entre eux
dans le plus grand désordre.

Minés par l'alcool et
les abus, la plupart
moururent en bas âge.

D'autres périrent au cours de jeux d'une
impitoyable violence.

Quelques uns se suicidèrent.

Les survivants se virent
condamnés par un groupe qui, pour tuer le temps, avait mis au point une loterie de la
mort.

Demeuré seul,
je me tuai moi aussi.

C'est ainsi
que j'entrai dans la vie.

J'avais rêvé d'une vie profonde.

Je fus comblé.

A peine entré, j'en eus jusqu'aux yeux.

Un pas de plus et je disparaissais.

Pris de pitié pour mon sort,

un oncle de ma mère-tante me recueillit.

Malheureusement,
cette pitié le prit
avec une telle force
qu'elle l'étrangla.

J'entrai alors à l'Orphelinat.

Je donnai à la porte
de la grande entrée,

et instantanément,
cet établissement, pourtant honorablement côté,
se changea en une salle de bain.

Je décidai donc de prendre un bain puisque l'orphelinat
n'existait plus.

A cet endroit de la pièce l'océan arrivait jusqu'au grand
mur et on disait que sa profondeur atteignait 5.000 mètres.

Des requins bondissaient hors des éléments
en furie
et heurtaient parfois le plafond.

Le soir, parfois, on en retrouvait
dans les gouttières, sur le toit. Où des clochards les dépeçaient.

Je la revois aussi
allant implorer quelque voisin de lui prêter un peu
d'eau
et faisant cuire avec amour cette eau qui,
les jours de misère,
constituait notre seul repas.

Admirable femme !
Elle nageait avec une telle aisance dans le
sublime
qu'elle finit par s'y noyer un samedi soir.
C'est ainsi que l'eau engloutit ma famille tout entière.

Je lui jurai une haine
éternelle,
et elle me le rendit bien.
Mais tout cela me parut de mauvais augure.
C'était en réalité ce que l'on pouvait appeler
un piètre départ dans la vie

Je décidai donc
d'en prendre
un autre,
et je remis
tout
en question.

.....

·
·

·
·

.....Cette fois,

j'eus la chance de naître de parents fort aisés.
Ma mère était une nymphomane qui
est restée célèbre.

Elle avait une telle habitude de la procréation
qu'elle concevait et accouchait en quelques jours.
Avec mes frères
et mes soeurs

- nous étions plus de 800 -

nous habitons,

non pas un palais,
mais un quartier des faubourgs qui nous était exclusivement
réservé.

Parfois,
une mauvaise grippe emportait quelques dizaines d'enfants,
mais personne ne s'en apercevait.
D'ailleurs ma mère arrivait facilement à doubler n'importe
quelle épidémie.

Quant aux pères,
ils s'étaient réservés un quartier, eux aussi, et leurs hurlements de reproche se
mêlaient constamment aux râles de jouissance de ma mère pour faire résonner à travers
les murs de cette citadelle la plus surprenante des symphonies familiales.

Et chaque jour,
emportait un mort.

Chaque nuit,
apportait une naissance.